



JEAN DUR TAL

*l'épistole
et le
pistolet*



HYPALLAGE
EDITIONS

© Hypallage Editions – Durtal Jean – 2020
ISBN : 978-2-37107-171-1
www.hypallage.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« En » Avignon

Lettre à François Bégaudeau de la revue *Transfuge*

François Bégaudeau tient la chronique *le nez dans le texte* sur le papier glacé de *Transfuge*. Autant dire que c'est une institution chez les maniaques de l'intelligence intégrale. Titree « Idéologie de l'académisme », voyez la pertinence de sa chronique chronologiquement repérable au 57e numéro de ladite élitiste parution ; voyez ainsi la dictature ici dénoncée sous l'infâme vocable d'« académisme ». Rappelez-vous toutefois la tentative des Immortels de réformer l'orthographe et concevez que le mot « académique » est fort galvaudé. Notre rebelle Bégaudeau ne sait-il donc point qu'il est dépassé en tentations « ré-formatives » par ceux dont il se fait un devoir d'épingler les vieux travers ! Tous les saboteurs sont des saboteurs, habits verts ou langue verte pour étendard.

Notre joli critique gentiment installé, chacun a son fauteuil attitré qui se permet de juger autrui, à la chronique quasi organique du journal refuge pour intellos en poste – et combien palpent-ils pour si peu de verve ? –, tire à boulets ramés sur une auteure, Anne Wiazemsky, qui nous propose *Une année studieuse*. L'application ne serait-elle plus une entrée dans l'art et la manière ? Depuis quand ne devrait-on plus apprendre à s'appliquer ? Studieuse... et rêveuse, telles sont les deux entrées en matière idéales à l'artiste qui cherche à se découvrir. Alors, que lui reproche notre valeureux et stimulant critique ? De n'être rien de moins qu'aussi plate que la collection *Arlequin*, qui, avouons-le, vu le nombre accumulé de ses volumes pléthoriques, est tout sauf plate, à moins que d'en damer la terre. De plus, je dois avouer qu'à l'adolescence la lecture d'un *Arlequin* stimula chez moi une certaine turgescence. Platitude, non point en l'occurrence, Monsieur Bégaudeau. Il lui reproche surtout – que dis-je, il la conchie ! –, d'oser employer la préposition ci-devant fatale « en », « en » l'occurrence que je retranscris : « Elle se hausse sur des talons verbaux pour se maintenir – elle a un certain maintien – dans la sphère du registre soutenu, un échelon au-dessus du langage courant. Non pas : « il me proposa d'aller faire un tour à Avignon pour les derniers jours du festival. » Mais : « Il me proposa une promenade *en* Avignon, où le festival de théâtre achevait sa saison. » Où l'on voit que l'académisme s'accommode d'une sociabilité raffinée, comme on dirait d'un met servi sur nappe blanche ».

Prône-t-il le retour à la barbarie en fustigeant une sociabilité raffinée, soit la simple politesse due aux lecteurs ? Faut-il obligatoirement que la nappe porte la trace des reliefs du repas précédent pour être accréditée pour la tâche ? C'est pour cela, j'imagine, que vous laissez à leur dérive inculte vos élèves, afin qu'ils ne goûtassent jamais aux plaisirs d'une table d'hôtes convenablement parée. Gardons-les barbares, afin qu'ils ne puissent remettre en cause mes privilèges, maintenons-les à des années-lumière des prébendes de ma bande à l'abri du besoin. Faut-il, pour ancrer notre propos dans le spectre de vocabulaire admis dans votre crasse calebasse, prononcer à votre égard le mot de Cambronne ? Honorons, au contraire, Anne Wiazemsky pour sa bienveillance à « en »-nobler sa langue.

« En » voilà un méchant homme, capable aussi de traiter de « facho » une gloire littéraire pour peu qu'elle fût d'outre-Rhin ! Quel pieux raccourci, Monsieur le pâle inquisiteur des lettres...

Voyons, maintenant, sans nous laisser impressionner, ce que le grand écrivain Ernst Jünger, certes allemand, mais néanmoins universel, nous en dit de ce fameux « en » :

« Dans l'après-midi, comme tous les lundis, leçon chez Mme Bouet ; nous avons étudié les prépositions. Curieux que parmi les voyelles, l'ancien « en » ne se soit conservé que devant Avignon. Serait-ce parce que cette ville avait été considérée comme État ? Je crois bien que Daudet se moquait déjà de cet « en Avignon ». Dans le vieux château où réside l'esprit de la langue, de tels détails sont comme ces fragments d'architectures d'autrefois qui apparaissent sous le mortier. Sur le seuil de la porte, Mme Bouet m'a dit : « J'ai prié pour que Kirchhorst soit épargné » (Jünger, *Second Journal parisien*, 02/09/43).

Voici la vraie dignité de ces enseignants qui, non seulement, transmettent, mais se soucient du salut de leurs élèves, fussent-ils nimbés d'une sombre gloire. On mesurera ici la différence avec le Bégaudeau qui n'attend plus et n'entend plus dans son nom Godot (God = Dieu) et expédie à la rue l'élève récalcitrant. Monsieur Bégaudeau, lui, à pignon sur revue, chez *Transfuge*...

Je trouvais la revue, cette livraison d'avril 2012 de ladite imposture, bien « en » vue, sur le couvercle d'une poubelle ! « En » pleine lecture du Journal de Jünger au même moment, j'établissais d'évidence le rapport d'opposition entre les deux pensées ; entre celle qui imposait le hiatus, le heurt respiratoire des voyelles, et celle, poétique, qui couronnait une tradition de vertus éloquents. Car il s'agit bien ici d'élocution. La parole est dans le souffle, et si l'on s'asphyxie aujourd'hui au contact de nos contemporains auteurs, il ne faut pas s'en étonner : dans la graphie même ils extirpent l'air ambiant [ambi-ant] ; et si vous privilégiez la diérèse, vous retrouvez un souffle grâce à notre fameux son « en » que congédiait l'inepte « démagau ». Entre parenthèses : combien eut-il enlevé de points confronté à une telle faute en dictée, pour peu qu'il soumit encore ses élèves à de si fourbes corvées d'esprit ? « C'est la dictée, sur 6 points, qui a frappé Frédéric, six ans d'ancienneté [...] : « Pour aider les candidats, on inscrit au tableau les noms propres, les termes rares. Cette année, on a écrit « aiguë » et « oie », sans qu'on comprenne bien pourquoi ! » « Ne pas saquer, c'est ce qu'on attend de nous, un peu comme pour les évaluations de primaire », conclut Isabelle. Et prouver ainsi que les résultats sont plutôt à la hausse » (Mattea Battaglia, article titré *La session 2012 du brevet des collèges jugée trop facile par nombre d'enseignants : L'épreuve de français relevait du niveau de 6e, selon le collectif Sauver les lettres*, in *Le Monde*, 05/07/2012).

Mais reprenons : à lire « en » apnée, non seulement les phrases doivent être courtes, mais les idées aussi, sans parler des sons, devenus accessoires au positionnement de l'expression dans ses développements. Qu'on renie aussi la couleur des voyelles tant qu'on y est ! Rimbaud, au secours !

Mais sons et couleurs sont intimement liés, musique et images « en » idyllique harmonie sur la portée de la phrase. « À propos de voyelles [...] il faudrait indiquer [...] que la teinte sonore n'est pas fortuite » (Jünger, *Second Journal parisien*, 18/04/44). Avez-vous noté combien le choix de l'adjectif adjoint au substantif est ici judicieusement ajusté, le nom s'effaçant discrètement devant l'écho qui le qualifie, le contaminant même ? Ce qui impliquerait qu'en écriture le son est plus puissant que l'image, la domine, ou, du moins, la consolide. « Ainsi je ne partage pas cette peur des images qu'ont des auteurs comme Marmontel et Léautaud ni n'approuve les conceptions évolutionnistes de l'étymologie. Écrire ou prononcer un mot, c'est un coup de cloche qui fait longuement vibrer l'air à la ronde » (*Second Journal parisien*, 20/05/44). Le son est vibratoire et l'écriture tire son énergique génie de ses rayonnements ondulatoires. Le son consacre l'image, il la précède, l'imprègne, et lui donne vie.

« Il faut que j'approfondisse davantage tout ce qui se rapporte au son. L'Écriture a imposé

une relation trop importante entre le langage et l'œil – la relation originelle est celle du langage à l'oreille » (*Second Journal parisien*, 26/06/43).

Revenons-« en », justement, pour les cas qu'elle nous offre avec bienveillance, à la phrase d'Anne Wiazemsky : « Il me proposa une promenade en Avignon, où le festival de théâtre achevait sa saison. ». Elle contient deux superbes élisions de l'e muet. À ce propos, Jünger note dans son Journal la remarque suivante : « En travaillant, je me suis aperçu que je m'applique peut-être trop soigneusement à élider les e muets. Il est vrai que la phrase est différente selon qu'on y lit : « *erfreuen* » ou « *erfreun* ». Mais je crois que le lecteur, comme moi-même, lit ou escamote selon le cas l'e muet des terminaisons. À toute prose de qualité, le lecteur collabore de lui-même » (*Jardins et routes*, 07/04/39). Ce qui se conçoit par consentement, et non en étant mis avec brutalité en face d'obstacles autant attentatoires à la lecture qu'à sa compréhension.

« Je me suis aperçu que je m'applique peut-être trop soigneusement ». *Archtung*, Ernst, Bégaudeau te guette ! « *Akadēmismus* ! », hurle déjà le vulgaire censeur, le scribe « en » zen décalé, la haute autorité morale sans Dieu. Bégaudeau, pour mémoire, est bègue du mot Dieu, incapable d'épeler son propre nom, dont il a renié les sonorités profondes. Qu'il revienne à Lui en sortant de l'huis son Nom. Qu'il cesse de bafouiller pour découvrir « en » prose le Verbe !

L'alexandrin, tel les petits cailloux dans la bouche de Démosthène, est la meilleure école pour rendre à un bègue son éloquence, identifiant magistralement la scansion des e finaux ou leur élision. Mais où apprend-on encore à déclamer impeccablement les hémistiches et à respecter leur césure ? Ah, oui, j'oubliais : « Académisme ! ». Non, Monsieur, ce n'est pas l'« académisme » qui est con, mais la connerie qui est académique de nos jours. Les classiques de 1660 avaient raison, et Boileau, leur héraut, puissamment démontré la force du phrasé « en » français. Notre langue n'est pas conçue pour être modulée, mais pour subir accélérations et replis dans son rythme interne. Le français ne chante pas, mais harmonise.

« Quant à la diction, mère de la poésie, j'observe que le français, bien parlé, ne chante presque pas. Notre discours est du registre peu étendu : notre parole est plane, aux consonnes très adoucies ; elle est riche en diphtongues de sonorités exquises et subtiles. Notre musique de poésie diffère donc de toutes les autres, s'oppose plus que les autres au ton de la voix normale ; et par conséquent, elle s'est développée vers un art savant et formel, très distinct et très éloigné de toute production naïve et populaire » (Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, in Œuvre II, Pléiade, 1960).

Le français « en » sa prononciation joue sur la longueur – langueurs ou vivacités –, des liaisons, des li-aisons, selon la diction, selon la dicti-on requise. C'est la décomposition de la partition que le tragédien se doit de travailler s'il veut « en » son texte faire entendre la voix voulue par Racine : « Je n'entends pas. Enlève ton émotion. Tu n'arrives pas à dire la tirade si tu mets de l'émotion. [...] Ce qu'il faut que tu fasses, c'est dire le vers de façon qu'il soit juste. Si on entend bien le vers, si tu le dis bien, s'il est bien chanté, bien déclamé, c'est infiniment plus agréable que tout ce que tu pourras faire toi [...]. Ce n'est pas de la passion, la tragédie, c'est d'abord du vers. [...] N'essaie pas de faire du dramatique, le dramatique est dans le texte, il n'est pas dans l'accent pathétique que tu mets » (Louis Jouvet, *leçons sur Andromaque*, classe du 29 mai 1940). Voyez la date ! La tragédie est dans les mots « mai 40 », là, simplement. La primauté du texte a toujours régné sur la France, le reste « en » découle.

En cela, confirmons, avec Léopold Sédar Senghor, que la diction réclame calme et maîtrise :

« La principale qualité de la prononciation française est sa netteté, mieux, sa précision nuancée. C'est ainsi qu'il n'y a pas de voyelles moyennes. Quelle que soit leur position, qu'elles portent ou non l'accent d'intensité, les voyelles françaises sont toujours ouvertes ou fermées. D'autre part, la plupart des phonèmes, qu'ils soient voyelles, consonnes ou semi-consonnes, sont articulés dans la partie antérieure de la bouche. C'est ce qui donne la netteté que voilà. Sauf les lèvres, qui s'ouvrent et se ferment sans contraction, rien du visage ne doit bouger. À l'élégance de la prononciation française doit répondre, en effet, un visage non moins élégant parce que calme » (Léopold Sédar Senghor, *Discours du 25 octobre 1988 devant l'Institut*).

Poursuivons dans le voisinage des mots, et voyons plus avant comment le sens d'un mot s'établit par son son :

« Apnée », réclame une prise d'air au propre comme au figuré et nous prévient d'emblée que l'effort ne pourra guère être prolongé, ce qui se déduit de sa courte finale, morte à peine « née ». « Vertige » peut se décomposer ainsi : « ver(s) » indiquant la direction du point de chute et « tige » élevant d'autant le malaise en suggérant l'idée de hauteur et en fixant la sensation de précarité. Il y a dans « cristal », d'une syllabe l'autre, éclat et matière, surface et densité, étendue et finitude, transparence et rigidité, reflet et fixité, diffusion et concentration, dispersion et compacité, instantanéité et permanence. Quant à « spatule », mot fétiche d'Érik et Ramzy (sic), tout en fausse souplesse et trouble articulation, il trahit dès lors leur inconscient à lier zizi (plutôt mou ?) à un présomptueux phantasme où l'on s'encule malgré tout. Les intéressés pourront visionner pour s'en convaincre la scène immortalisée dans l'appartement de l'hôte Ardisson ouvert un soir à l'extravagant duo. Pour François Cheng, venu du chinois au français, il ne fait aucun doute que les mots ont une structure/lecture idéographique : « À l'alliance française, où je suivais des cours, profitant d'une pause, je demandais à la répétitrice l'usage exact de ce mot. « Ah, *échancrure* ! C'est... » et de dessiner du doigt devant sa poitrine, avec beaucoup de simplicité, les lignes de sa robe gracieusement décolletée. Une chair à la fois montrée et cachée selon une exacte mesure. Aussitôt, ce mot prit pour moi une connotation sensuelle. Rien qui ne me ravisse plus par ses syllabes phonétiquement signifiantes : ÉCHAN, quelque chose qui s'ouvre, qui se révèle, qui enchante, et -CRURE, qui cependant resserre pour dissimuler un mystère tentateur. » (F. Cheng, *Le Dialogue*, 2002).

Mais fuyons l'ombre des « jeunes filles » en fleurs éclatantes :

« Aux Tuileries, où fleurissait le coquelicot double, j'ai constaté, en passant, combien ce nom convenait à cette plante. D'une part, il suggère ce qu'il y a de criard, de cinglant dans sa couleur ; de l'autre, la fragilité des pétales, que détruit le moindre souffle. Ce qui est vrai de tous les mots authentiques – ils sont formés d'un réseau de significations, taillés dans une étoffe chatoyante » (*Second Journal parisien*, 20/05/44).

Et l'on ne sait plus ici, tant est juste la remarque, si elle s'applique au mot en français, ou en allemand, coquelicot ou *Klatschmohn*, ou encore aux deux à la fois ? Nous touchons ici au miracle du polyglottisme et au mystérieux épisode de la tour de Babel. Les mots auraient un fond commun, dont la puissance menaçait Dieu Lui-même. Ne connaissant imparfaitement que le japonais et l'anglais en sus de ma maternelle langue, ainsi qu'un peu de latin, permettez-moi toutefois les deux

remarques comparatives suivantes : en japonais, le mot « nom » se dit « namaé », « name » en anglais ! Le mot « démon », « Oni » soit-il ! Ce qui est encore plus fort, non ? Surtout si l'on se remémore la devise d'Albion : « Honni soit qui mal y pense ». Diable, de l'anglo-franco-nippon !

Mais approfondissons, creusons un peu plus *La fosse de Babel*, non pas avec Abellio, mais avec Leiris :

« Je ne comprenais pas en quoi exactement consistait le suicide [...] ; je me demandais par exemple si les femmes que le radjah avait tuées ou fait tuer étaient ou non des suicidées [...]. La seule chose claire que je percevais, c'est le mot « suicide » lui-même, dont j'associais la sonorité avec l'idée d'incendie et la forme serpentine du kriss, et cette association s'est tellement ancrée dans mon esprit qu'aujourd'hui encore je ne puis écrire le mot SUICIDE sans revoir le radjah dans son décor de flammes : il y a l'S dont la forme autant que le sifflement me rappellent, non seulement la torsion du corps près de tomber, mais la sinusoidalité de la lame ; UI, qui vibre curieusement et s'insinue, si l'on peut dire, comme le fusement du feu ou les angles à peine mousses d'un éclair congelé ; CIDE, qui intervient enfin pour tout conclure, avec son goût acide impliquant quelque chose d'incisif et d'aiguisé » (Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, éd. Gallimard, 1939).

Là encore, voyez la date : la « drôle de guerre » fut un lent suicide de notre volonté martiale... Vous aurez apprécié la minutieuse description du mot d'après l'idiome, tant dans sa sonorité que dans sa forme. Leiris, le « mangeur de langage », se délecte des mots, et malgré, ou à cause de son style au scalpel, parvient à extirper de la langue « sa » poésie intrinsèque. Ô prestige du joueur sur le fil des mots... lame et kriss ! En japonais, le mot « seppukū » est plus radical ; moins insinuant, il implique davantage un acte de volonté, que sa terminaison « kou » tranche net, d'un puissant coup de « katana » ajusté par un tiers, faisant rouler la tête du suicidé, « soleil cou coupé » selon l'expression d'Apollinaire ! Le radical « sep- », avec le heurt du double « p » marquant la transition entre la prise d'air et la pénétration de la lame « tantō » (tantôt ?), exprime exactement cet état de tension nihiliste, car proche de l'absence totale au monde, entre la prise de décision et sa réalisation mortelle. À chaque idiome son clin d'œil culturel, en somme. Dans cette comédie du suicide, de l'Inde au Japon, c'est en revenant en occident qu'elle entretient le plus de traits avec l'acédie.

Voyons un autre exemple admirable d'évocation du vertige de l'S dans un autre mot perturbant notre psyché et modifiant notre rythme vital, le *stress*. Goûtez à sa désagréable définition à travers la prose saturée d'un grand insolent à saluer d'urgence :

« Son nom même semble avoir été choisi pour bousculer l'alphabet, en ce trio de consécutives lettres, agglutinées en une contracture hautement circonstanciée, dont une voyelle quasi interjective, solitaire par révolte ou par hébétation – qui peut le dire ! – n'aère cette coalescence vocalique que pour mieux la rendre visible. Le « stress », puisque c'est de ce hideux syntagme qu'il s'agit, et de cet état d'esprit, est un mot poétiquement riche s'il est vrai que la poésie est, par-delà toute esthétique convenue, l'unité manifestée, mais incernable du son et puis du sens. Ici même, la réalité et la sonorité qui la désigne agissent en pleine unité afin de signifier la tension » (Maxence Caron, *L'insolent*, 2012, éd. NiL).

Tiens, Bégaudeau ne fait pas de recension de l'opus magistral du Sieur Caron dans son

auguste magazine littéraire rebelle chic ? *L'insolent* est sorti en février 2012 : le numéro 57, d'avril 2012, de *Transfuge* avait largement le temps de s'en informer et de s'en édifier. Que nenni, ils ne savent point lire, et la prose de Maxence, pour le choc, n'est point seulement raffinée, mais subversivement baroque ! C'est tellement trop asymétriquement neuf pour eux que l'objet « en » devient inidentifiable. N'allez pas demander à un petit pois d'imaginer la Macédoine ou de retrouver l'Écosse dont il vient. Qu'est-ce qu'il dit, l'autre ?

Car voyons, maintenant, comment écrit quiconque pense mal, et spécialement pour l'occasion le susnommé Bègue de Dieu.

STOP ! J'allais aller trop loin, et commettre un impair. Dans les faits, je me suis déjà fourvoyé dans l'analyse. Je ne reviens pas en arrière, ce que le temps, le laps de temps laissé à l'auteur entre la rédaction et la publication, temps de plus en plus long, voire interminable, pour de nombreux écrivains actuellement, aurait pu me permettre de rectifier, mais, au contraire, j'en profite ici, et n'y voyez aucun subterfuge, pour donner à voir, étonnamment, comment les écrits communiquent entre eux, dans ce langage étrange et mystérieux qui est le haut lieu de la littérature, tissant un réseau de signifiants toujours plus évidents et secrets à la fois. Bon, après cette digression quelque peu indigeste, permettez-moi, chers Messieurs François Bégaudeau et Arnaud Vivian, de vous présenter devant mon lectorat fragmenté, à moins que plusieurs lecteurs en viennent un jour à lire ce passage simultanément, ce qui serait le gage d'une grande diffusion de ma pensée ou d'un coup de dés combinatoire heureux, mes plus plates excuses. Comme les incidentes ont pollué la franche clarté de mes excuses, permettez-moi, une fois encore, mais plus simplement, de les renouveler : à toute l'équipe de *Transfuge*, je présente mes plus oniriques excuses, oniriques, car la faute est au-delà du sens commun.

Comme vous allez pouvoir le constater, l'affaire n'est pas banale là où la matière incriminée défie les lois statistiques, touchant à l'alchimie du verbe, celle des équivoques implicites, des rencontres fortuites à temps, des intrications indéfectibles, des pensées diffuses, semées ici et là, qui s'interpellent de livre en livre, aussi involontairement que résolument faites pour s'entendre.

Lorsque je rédigeais les lignes diffamatoires à l'égard de la tenue intellectuelle des rédacteurs de *Transfuge*, je poussais le vice à imaginer que la revue n'avait pas su accueillir le solitaire ostracisé Maxence Caron, le reléguant dans les ténèbres extérieures de l'anonymat imposé. Je saisisais ce prétexte, par moi artificiellement gonflé, pour monter en épingle une cabale susceptible d'accabler toute cette clique d'intellos de « gauche », de mols radicaux de « la table rase », que réclamait benoîtement notre drôle d'oiseau Bégaudeau pour pimenter le numéro. Je ne risquais pas d'être détrompé, pariai-je, en lançant pareille ouverture des hostilités. Je jugeais les prétendues dispositions intellectuelles des critiques défailantes ; telle quelle, la revue élitiste susdite ne pouvait avoir croisé, ni même pu reconnaître à sa juste valeur, notre écrivain hors norme si elle en avait eu vent.

Parmi la masse des journaux et périodiques publiés, ne serait-ce que mensuellement à grand renfort de rotatives, je pensais mon coup bancable, un brin injuste envers *Transfuge*, en la circonstance pas plus coupable d'omissions envers le sublime Caron que les autres médias aveugles et sourds. Mais voilà, pour en avoir le cœur net, je me dis qu'il faut exhumer de mes archives le numéro rescapé des ordures que j'avais précisément conservé à cause du fameux « en » en écho avec la lecture de Jünger. J'ouvrais donc la publication scintillante d'écarlate glacée et feuilletais, trop sûr de mon bon droit d'avance à vilipender, les articles formant sa trame : et... je vous en dois

l'aveu, j'y trouvais, sous la plume léchée, affûtée, transie d'Arnaud Vivian, un article dithyrambique sur notre insolent. Je le croyais si peu cathodique mon catholique auteur que j'avais lâché, insoucieux, mes chiens... sur le facteur portant l'acte de baptême de l'irrévérencieux génie ! Mille excuses. Soudain, hors champ interprétatif logique, Vivian célébrait la naissance littéraire de Maxence, dans une prose élogieuse et bienveillante. Jugez du peu : « Les cinq cents pages touffues et toutes folles de l'insolent, [qui] font qu'on trouve raison de le rencontrer aujourd'hui. Soyons clairs : sans doute soucieux de gommer son image de génie même pas autoproclamé, Maxence Caron se présente de la façon la plus modeste qui soit. Ses mouffettes coupées aux doigts le font passer pour un nonce gothique. Insomniaque, migraineux, il carbure au thé vert et à l'aspirine saturée de codéine. [...] Branchez Maxence Caron sur « lalangue » et il en oublie ses migraines, sa parole se déploie, fuse, booste : « Il faut regarder l'avivement du futur », lance-t-il au beau milieu du café de Flore qui en retient sa respiration. « Le feu est devant nous, il est là, il requiert notre parole. [...] » Lisez Maxence Caron » (Arnaud Vivian, *Portrait in Transfuge* n° 57).

À ma grande honte, j'avais si bien tapé à côté qu'il fallait en assumer désormais manifestement l'outrancière erreur. Convenez, cependant, que ce ratage touche au miracle si l'on prend en compte la statistique, la probabilité de tomber au hasard dans la rue sur le seul mensuel à avoir consacré un article à *L'insolent*. Ajoutez à cela le fait que je vins à Caron par un tout autre chemin, et vous concevrez que la chose est inouïe d'improbabilités résorbées en un dessein éloquent. Les deux voies d'accès restreintes au nom de l'écrivain ont connu une étroite insoupçonnable. Comment eussé-je eu vent du Caron nonobstant le fait même de découvrir son texte irrespectueux à l'étale de ma marchande ambulante de livres d'occasion en vrac ? Marie-Antoinette, dite « Tonie », que je salue noir sur blanc cordialement pour l'occasion que l'extraordinaire rencontre m'offre ici, est à Menton et dans les parages azuréens de la cité du citron une fille d'émigrés espagnols que Franco chassa de l'autre côté des Pyrénées, et qui sa vie gagne en revendant des livres acquis à droite et à gauche... Ce jour-là, n'ayant d'emblée rien trouvé parmi un gros millier de livres, je jouais les prolongations en tirant de leurs cartons des titres qui ne me disaient a priori rien : j'eus alors entre les mains le Caron, dont la prose hors gabarit me déconcerta, mais que j'achetais en réponse à la provocation de son titre et de sa quatrième de couverture : « Je ne répondrai à aucune de vos questions : elles sont idiotes. Vous avez donc le choix entre mon silence ou la radicalité de ma parole. »

Sur ce, après une période de rodage, je lisais l'insolent avec délectation, le hissant au rang de baromètre de la bonne santé des lettres françaises, blâmant tous ces infâmes critiques d'avoir passé sous silence un chef-d'œuvre... Car hormis la providence rien ne m'aurait mis sur la piste étincelante. D'où le quiproquo à propos du topo de Vivian.

Vous aurez consenti à convenir de l'extraordinaire des aléas qui conduisirent ma prose à instruire un procès qui devint le sien. Mesurez ainsi, dès lors, que les mots sont des armes muettes entre les mains de ceux qui les emploient, car ils ne se révoltent pas à être aussi mal couchés sur le papier qui, lui non plus, ne se rebiffe pas. Tout cela pour démontrer que le processus de l'écriture malgré ses malhonnêtetés transcende les clivages.

Mais il faut que je m'enferme, que je pousse l'audace du tort à commettre au bout du flagrant délire. Revenons-« en » à la studieuse Anne et à son roman récital très appliqué.

Le livre d'Anne Wiazemski – quelle faveur ! –, vient déjà de paraître en poche (novembre 2013). Combien de lecteurs bernés ou volontiers dupes compte donc ce creux récit pour qu'on le

publie, après le prestigieux habillage de la *nrf*, à une plus large échelle encore ? Tiens, voyez, me voici devenu aussi méchant que Bégaudeau ? Cher François, votre chronique était fort bien sentie, servie. Veuillez pardonner les premiers mouvements désordonnés de ma pensée, n'ayant pas alors eu en main l'objet du délit serti en son écrin vide. Je vous concède la cruauté d'avoir su dépouiller les oripeaux du souvenir idiot publié là.

Oui, j'étais tantôt à la Fnac pour y quérir votre *Anti-manuel de littérature*, ce pourquoi je m'abstins finalement après avoir lu le commentaire d'un amazonaute le qualifiant de « manuel d'anti-littérature », lorsque je tombai sur le joli minois (enfin, celui d'hier) d'Anne Wiazemski : j'empochai le tant décrié récit et, horreur abyssale absolue du vide, je n'y vis que le nom de Godard qui eût là quelques reliefs, peu ragoûtants du reste, car je blâmais aussitôt les penchants un tantinet pédophiles du cinéaste. Anne et Jean-Luc furent en couple...

La petite Anne s'est laissée piquer à l'idole du septième art. On peut aussi par son nom expliquer que Godard fut pour elle le dieu du sexe. Quelle odieuse concurrence que celle des vieux libidineux, riches, célèbres et expérimentés, qui se tapent les jouvencelles autrement promises aux jeunes gens de leur génération.

« — Tu es gonflée, dit Antoine, aborder un homme que tu ne connais pas pour qu'il te donne des leçons de philo (sic) !

Et reprenant une de ses plaisanteries favorites :

— Tu n'aimes vraiment que les vieux ! »

(Anne Wiazemsky, *Une année studieuse*, Livre de poche, 2013)

Mais il y aura toujours des salauds pour abuser de leur prestige auprès de proies ravies, béates. À moins que le vice ici soit en partie partagé par une jeunesse un peu perverse aussi pour se livrer sans préventions à la chair déjà malaxée par le temps et qui pourrait être celle de son géniteur. Car ce fut Anne qui entra en contact délibérément avec le célèbre cinéaste rebelle, par une lettre amoureusement provocante :

« Un jour de juin 1966, j'écrivis une courte lettre à Jean-Luc Godard adressée aux *Cahiers du Cinéma*, 5, rue Clément Marot, Paris 8e. Je lui disais avoir beaucoup aimé son dernier film, *Masculin Féminin*. Je lui disais encore que j'aimais l'homme qui était derrière, que je l'aimais, lui. J'avais agi sans réaliser la portée de certains mots » (*Ibid.*).

Quant au reste du récit, il a ce goût acidulé et finalement écœurant des « sucettes à l'anis ». C'est, décidément, d'une sottise érotique consternante. Ce contre quoi Bégaudeau nous avait prévenus. Dépourvu, en effet, de talent littéraire, il fallait bien que la petite fille de Mauriac, lourd héritage oblige, entrât, pénétrât, de sotte et maladroite façon, par effraction et déshonneur, l'univers de l'artiste. Mais c'est peut-être pire en définitive si le livre tourne à l'apologie des amours chronologiquement décalées...

Voilà bien un récit qui aura, du moins, retenu l'attention d'un lecteur expert : le pédophile Ma[d]zneff ! Voyez son nom à ce cancrelat des transports amoureux déroutés de leur course céleste : « La nef des fous », avec ce Z trompeur, intermédiaire et non final, qui masque mal la lettre

X qui précède et salit tout.

Je ne vois qu'un seul traitement pour arracher à leur propre chair avide de tels pervers narcissiques : l'écorchement vif, comme représenté sur ce tableau à lui seul un supplice à regarder longtemps, qu'enfant je croisai des yeux pour les en détourner aussitôt dans le musée d'Amsterdam où sont exposés les toiles quasi vivantes des primitifs flamands. Sous le choc, je me demandais qui pouvait mériter un tel sort, et pour rédimer quel crime inqualifiable à mon esprit ? Désormais, je sais.

Ma[d]zneff : lui ôter la peau et le laisser à vif méditer sur les plaies ouvertes – par sa chair venimeuse désaccordée de l'âme – chez les jeunes corps suppliciés par sa tendresse désaxée ? Mais la justice attendra d'être éternisée, et Ma[d]zneff de subir le dit châtement en enfer. Un tel cloaque d'impureté et de soif de soi à travers la décomposition psychique et physique de l'autre nié semble, de façon virulente, militer en faveur de la preuve que l'enfer existe et qu'une théologie qui minimiserait le risque et l'enjeu d'un mal éternel trouve en ce cas un irréductible client à toute indulgence divine. Cela vaut pour ultime avertissement afin que Gabriel Ma[d]zneff, tel Gilles de Retz, se repente de ses crimes. « Retz », c'est le filet de l'oiseleur, avec ce terrible Z, un peu moins trompeur ici, car il est terminal et abandonne en fin de course l'X ravageur qui précéda et qu'il cachait. Gille de « Rais », rais des culs innocents qu'il fouailla à la folie des sens, d'essence infernale. Certes le bourreau implora le pardon de ceux qui représentaient ses victimes d'alors, leurs parents et leurs proches, mais des petites victimes elles-mêmes, que dire ?

« L'innocent qui souffre sait la vérité sur son bourreau, le bourreau ne la sait pas. [...] C'est l'innocent qui peut sentir l'enfer. » (Simone Weil, *La pesanteur et la Grâce*).

Ivan Karamazov a implacablement et follement « raison » de déclarer que Dieu devra s'expliquer là-dessus ou disparaître.

Voyez comme nous sommes allés loin, entraînés par un médiéval « en » Avignon...

Jean Durtal

© Hypallage Editions – 2015



Pourquoi Sibelius ?

Lettre ouverte à Marie Gil

(et aux membres du Jury du Prix André G****)

Cher juré du Prix littéraire André G****,

Je suis d'humeur chagrine. Voyez-vous, je m'étais fait une joie à l'idée de répondre à votre vibrant appel lancé dans *Le Monde des livres* du 10 janvier 2014 pour le salut de la critique littéraire, mal en point à vous entendre. Votre cri, retentissant à mon goût, mais auquel je me suis lentement hâté de répondre puis rétracté totalement d'y apporter mon crédit, était pourtant légitime. Que s'était-il passé dans l'intervalle, entre la lecture de votre tribune et cette lettre ouverte à vous adressée, pour que j'en vinsse à me dédire de mon mouvement premier ? L'avenir de la critique littéraire, à lui seul, ne justifiait-il pas qu'on accordât à votre prose toute l'attention requise et qu'on sacrifiât tout esprit de chapelle à sa grande cause fédératrice ?

Une tristesse insidieuse m'envahit qui me laissa sans enthousiasme, essoufflé d'y avoir cru, d'avoir couru après cette chimère par vos soins éveillée ; car enfin, qu'est-ce à dire, chère Marie Gil, que cette affaire catastrophique de prix littéraire récemment créé et qui offre une récompense inappropriée ? Quelle crédibilité pensez-vous être vôtre encore après une telle erreur de *casting* ? À quelle herméneutique un tant soit peu sérieuse oserez-vous pouvoir prétendre après cela ?

Il me faut donc ici vous expliquer la gravité de mon désappointement et les raisons de la relapse de mon attitude, ainsi que leurs déclinaisons dépréciatives subséquentes.

Vous êtes membre du jury du Prix littéraire André G****, qui vient de couronner Richard Millet pour son *Sibelius* ! Disons-le tout de suite : ce lauréat est contre nature. Par dérision, ce serait l'unique aspect gidien de cette triste affaire... Votre jury a choisi Richard Millet. Ceci n'a pu être un choix littéraire, mais une décision politique ! Et ce n'est pas en inquisiteur de gauche que je vous dis cela aussi abruptement, mais, avisé, en lecteur qui sait tenir à distance, à l'arrière-plan mental, la question politique lorsqu'il s'agit d'apprécier une œuvre de fiction. J'avais lu il y a deux ans l'*Éloge [littéraire] d'Anders B***** en remarquant avant toute chose que l'écriture de Richard Millet, que je découvrais alors, était heurtée, et loin de l'édification stylistique qu'on lui prête d'ordinaire. Si ce pamphlet fut écrit trop vite, il ne reste attachée à sa lecture qu'une inutile provocation ; et c'est très exactement ce que j'ai ressenti.

Cet homme pronostique la guerre civile... et vous encouragez sa pente, en lui reconnaissant un don ?

Mais son *Sibelius*, me direz-vous, consacre un musicien, un symphoniste exceptionnel, simplement trop méconnu (lui aussi ?)... J'ai quelques références désobligeantes sous le coude et je crois bien pouvoir vous rétorquer que le dernier livre de Lucien Rebatet n'est point *Les Décombres*, si fâcheux, mais un roman consacré à « la biographie imaginaire d'un musicien de génie, celui qui

semble avoir manqué à la première moitié du XXe siècle, qui aurait mis les ressources les plus neuves et les plus hardies de son art au service d'un grand tempérament lyrique, aurait rendu à cet art tous ses accents humains » (selon la quatrième de couverture de la NRF de l'édition de 1954 de *Les Épis mûrs*). Ce texte pourrait encore servir de résumé à celui de Millet. C'est à croire que Rebatet pensait à Sibelius lorsqu'il rédigeait son roman ? Toutefois, le titre du roman de Rebatet, *Les Épis mûrs*, loin d'être une évidente référence musicale, ni même un acte de rachat sur un terrain où l'on aurait pu commencer à oublier l'étendard maudit qu'il avait tant brandi, était, en fait, un sordide clin d'œil à *La Gerbe des forces* de son condisciple collaborateur Châteaubriant (avec un t, il s'entend) !

Je vous laisse ici le loisir d'établir ou non toutes les corrélations possibles et imaginables entre ces auteurs...

Cependant, Millet n'est pas Rebatet, tant s'en faut... L'un est plus grand styliste et plus puissant romancier que l'autre ; et vous aurez deviné duquel je parle.

Simon Leys, remarquable biographe du *Protée* dont vous avez la lourde charge de remettre le prix attaché à son nom, demande : « Avez-vous lu *Les Deux Étendards* de Rebatet ? Étonnant chef-d'œuvre – dû à un homme très vil... Ce roman EXTRAORDINAIRE était en fait largement autobiographique » (*Lettre à Pierre Boncenne* du 2 août 1999, éd. Philippe Rey, 2015).

Mais revenons-en à votre lauréat. Parlerons-nous, au sujet de son livre primé, d'une biographie détournée : Monsieur Millet se prend-il pour Sibelius lorsqu'il identifie le silence symphonique prématuré du musicien à son propre futur inaudible ? Se prend-il, soudain, pour le Thelonious Monk des Lettres ? Ah non, soyons précis, là, c'est le cas de Nabe ! Avec un catalogue de près d'une centaine de titres, et certainement autant à venir, l'éloquence du silence entretenu par Richard Millet sera celle du nombre, pléthore ne composant pas au final une Œuvre ! Et puis qu'avions-nous besoin, aujourd'hui, de connaître un obscur compositeur maçon finnois ? Il nous suffit déjà du Mozart de *La Flûte enchantée* ! Monsieur Millet aurait-il ajouté « trois points » à sa portée pour élargir encore son audience ? Mais déjà ses livres se morfondent dans l'inconséquence... D'ici à dix ans, votre auteur aura succombé à la catastrophe qu'il désire tant dénoncer : celle de l'oubli... À une telle perte, l'Occident ne saurait hélas ! survivre... Et votre Prix n'honorera bientôt plus que l'amnésie générale... Certes, l'auteur par vous couronné aura été prophète, prophète de sa propre déchéance...

Plus sérieusement, quelles allumettes avez-vous tripotées là ?

Ainsi j'en viens à vous demander raison du choix fait par le jury du prix littéraire André G*** de récompenser un phalangiste chrétien prompt à hâter la « libanisation » de notre société civile !

Mais avant de vous rendre la parole, permettez-moi de citer avec colère et indignation, pour la mise en garde et en demeure, Georges Bernanos :

« Nous n'avons jamais fait que de l'action religieuse proclame Pie XI. S'en tenir à cette action est facile au pape. Mais un propagandiste armé d'un fusil-mitrailleur aura beaucoup de mal à distinguer en lui le partisan du missionnaire. Sur le champ de bataille, l'un et l'autre ne font qu'un.

La confusion me paraît inévitable, et je n'aurai pas l'hypocrisie de crier au scandale. Je ne me lasserai pas non plus de répéter que cette sorte d'apostolat ne saurait être toujours exercée en parfaite sécurité de conscience. Le devoir des autorités religieuses n'est-il pas de définir nettement le but puisqu'elles jugent, hélas ! impossible de nommer les chefs responsables ? Les Croisés s'étaient croisés pour délivrer le tombeau du Christ. M. Henri Massis assure que nous défendons l'essentiel de la civilisation occidentale. C'est une formule bien vague, et qui ressemble à celle de la guerre du Droit. On dit aussi les libertés indispensables. L'accord est-il fait entre nous sur ces libertés ? Pour un chrétien, je n'en connais qu'une : celle de pratiquer sa foi. Aucune société humaine, à en juger par les lettres séculaires de l'Église et du pouvoir civil, n'a laissé aux catholiques l'usage absolu de cette liberté si précieuse. C'est donc une question de plus ou de moins. Comment la posez-vous ? À mon sens, pour pratiquer librement ma foi, selon l'esprit de l'Évangile – excusez-moi –, il n'est pas seulement nécessaire de me permettre de la pratiquer, il faut encore ne pas m'y contraindre. On ne saurait aimer Dieu sous la menace. Les gens d'Église l'ont parfois oublié. Est-ce que je me fais bien comprendre ? Que dire des gendarmes d'Église ? Voilà tantôt deux mille ans que fut prononcé contre les pharisiens la parole de l'Évangile la plus dure, d'une dureté qui étonne le cœur, et cette race ne semble pas près de s'éteindre ? Lequel d'entre nous peut se vanter de ne pas avoir dans les veines une seule goutte du sang de ces vipères ? Si vous n'avez pas su en défendre vos paroisses – ni même vos couvents ou vos monastères –, nous pouvons bien craindre qu'ils ne fassent la loi dans vos armées. Pour eux comme pour vous, il vaut mieux qu'il n'en soit rien. La liberté du Christ est intacte en nous, et sauf aussi notre honneur. Je voudrais vous le dire plus simplement, avec des mots plus simples. Nous ne laisserons pas l'épée de la France chrétienne en de telles mains. Nous leur ferons face, fût-ce aux côtés des filles perdues, des Samaritains, des publicains, des larrons et des adultères, comme nous en a jadis donné l'exemple le Maître que nous servons » (*Les grands cimetières sous la lune*, 1938).

Mais peut-être que pour Richard Millet Bernanos est-il un traître ? Et plus incroyablement encore, quel est ce rapport insensé que vous avez décidé de faire exister entre votre Prix et la guerre civile (espagnole, libanaise ou germanopratine) ?

Pour plaire à l'insaisissable *Protée*, c'est le livre d'Arthur Dreyfus, *Histoire de ma vie sexuelle*, où l'enfant se remémore et interroge ses émois précoces, qu'il eût fallu couronner. Quelle que soit la qualité littéraire de ce curieux épanchement, il valait au moins par là pour le clin d'œil adressé, à travers le temps et l'espace, à l'auteur du *Corydon*...

Dreyfus, Houellebecq, Millet... Des trois finalistes sélectionnés par votre jury, vous ne pouviez élire Houellebecq, dont le *Soumission* se moque trop ouvertement des universitaires, et plus spécialement des Professeurs de Lettres. C'eût été vous tirer une balle dans le pied, scier la branche sur laquelle vous êtes confortablement installée, loin de la plèbe et de son inculte vulgarité... Dites-moi que vous aviez choisi Dreyfus alors que les autres membres du jury, par leurs suffrages, faisaient pencher la balance vers Millet... Ou bien justifiez votre choix politique !

Jean Durtal

P.-S. Saviez-vous, chers jurés, que Sibelius fut un temps pensionné par le III^e Reich ?

« Relents » / Barthes

Lettre à Laurent Binet

Cher Laurent,

Votre dernier roman suscite, à juste titre, l'intérêt du monde des Lettres. Je crois volontiers qu'il puisse aussi emporter, très prochainement, l'adhésion d'un plus vaste public. *La Septième Fonction du langage*, si elle opère sur les esprits, sera épidémique...

Vous aviez livré à notre connaissance dans un quadruple H retentissant les arcanes de l'assassinat du bourreau de Prague. À ce propos, connaissez-vous la sentence terrible d'Ernst Jünger à l'annonce de l'attentat ? « Image de ce « surhomme » au moment où, la rate trouée par les balles, et ses blessures emplies de crins, il se recroqueville sur les coussins déchiquetés de sa voiture. La nouvelle illumine, tel un sombre feu de joie, l'enfer qu'il a créé. Lorsqu'on veut jouer les terreurs, il faut être également invulnérable et inaccessible à la souffrance ; sinon, à l'heure de l'anéantissement, on devient objet de scandale » (*Premier Journal parisien*, 6 juin 1942). Reinhardt H***, ce maudit, survécut aux blessures occasionnées par les balles, mais pas au crin servant de bourrage à la banquettes arrière de sa berline blindée, crin qui, infiltré sous son derme, causera une septicémie fatale. Et voilà le petit coup de pouce opératoire du destin aux mitraillettes enrayées des deux courageux commandos tchèques.

Si les hommes ne tentent pas de tuer la Bête immonde, c'est qu'ils s'accommodent du Mal. Alors, dès lors, pourquoi Dieu interviendrait-il en leur faveur ? Il Lui faut, au minimum, un signal de notre part, un embryon de participation, un mouvement d'intention en ce sens, non ? Le signal donné, ne serait-ce qu'un majeur dressé face aux tortionnaires, Dieu fait le reste, déployant la puissance de Son bras vengeur.

Et voici que Barthes est percuté de plein fouet par une camionnette ! en sortant d'un repas avec François M***... C'est le point de départ de votre nouveau projet romanesque. L'idée d'un assassinat aura illuminé votre écriture, dont l'élan jubilatoire est palpable à la lecture. Disons-le tout de suite, on ne s'ennuie pas une seconde à vous suivre dans les dédales du langage de la *French Theory* ; ce qui, tant s'en faut, avec un tel sujet, n'était pas gagné d'avance, mais l'exposition que vous en faites, rocambolesque et grand-guignolesque, emporte franchement l'adhésion.

Dites donc, Laurent, vous êtes « en train » de devenir Le spécialiste des attentats routiers ! Or, qui conduisait la camionnette ? Un Bulgare ! Tiens, notre chauffard semble avoir oublié – suite à un petit pépin technique ? – « le coup du parapluie ». Curieusement, de nombreuses critiques de votre roman le comparent aux aventures d'OSS 117 dans *Le Caire, nid d'espions*. Je trouve qu'il relève davantage pour le rythme et l'ineptie des prouesses du *Grand blond à la chaussure noire*.

Barthes meurt donc, violemment, en 1980, comme Sartre en aura la naturelle délicatesse la même année, ainsi que psychiquement Althusser en étrangeant sa femme, Hélène (ravie ?). Ces trois/quatre disparitions, je vous le concède, n'ont rien d'anecdotique. Elles sont même

indissociables. Votre roman, de ce point de vue, est magistral. Il nous donne la date, avec une précision extrême, du passage de l'idéal marxiste en sa version maoïste à la postmodernité. Lyotard nous en avait donné la définition et un mot/nom pour la désigner. Vous nous en fournissez la date inaugurale au jour près. Ainsi l'accident/assassinat de Barthes est-il éponyme d'une fin de non-recevoir de l'idée révolutionnaire et en signe-t-il à son corps défendant l'acte de décès décisif/définitif.

Votre roman aura réussi l'exploit de dépasser par l'humour et la cocasserie l'inénarrable et irrévérencieux manuel didactique de Patrick Rambaud, *Le Roland-Barthes sans peine*, que vient de rééditer Jean-Loup Chiflet, à l'intention/attention des Nuls en sémiotique. Car nous voici rendus au temps de la commémoration du centenaire de la naissance du sémiologue proluxe malgré son *Degré Zéro* envisagé de l'écriture. Mais je n'ai dû, tout à mon honneur, « rien entraver » aux salmigondis de l'abyssale pensée barthienne/barthésienne, remplissant les amphithéâtres et les salles de conférence/circonférences/rances. Vivement que prenne fin la valse lénifiante des éloges dévots !

Franchement, vous avez raison, car force est loi de l'instant, et ce ne sont pas les situationnistes qui vous l'interdiraient, de vous payer la tête (en vaporetto, s'il le faut) de ces têtes de gondole de l'intellectualisme... Barthes s'inscrit en lui-même comme l'ouroboros des études universitaires. Vous avez bien su distinguer le dada qu'enfourchent toutes ces sommités : eux-mêmes. De ce point de vue, Barthes tout comme Foucault étaient moins homosexuels qu'onanistes.

Vous n'écartez pas, non plus, après la filière bulgare, la piste de l'amant jaloux. Notre blanchisseur/livreur venu de Bucarest/Budapest a peut-être voulu signifier de la sorte qu'il souhaitait culbuter une dernière fois un partenaire équivoque et infidèle ? Notre chauffard bulgare, peut-être aussi, a-t-il mal interprété, là où le sémiologue revendique une épistémologie impartiale et réclame une longue pratique du refoulement des émotions primaires, la neutralité affichée du Maître, la tenacité pour de la froideur tandis qu'elle était toute pétrie de passion contenue, et s'en est-il vengé ?

Dieu aurait donc accepté la proposition bulgare pour peu qu'elle fit choc très précisément en 1980. Il faut donc croire qu'au fin fond d'un Laogaï une « victime collatérale » de la Révolution culturelle dressa un doigt rageur et remarqué au souvenir du sourire complice/ambigu du sémiologue croisé lors de son séjour en Chine, doigt que le Ciel ne tarda pas à interpréter (Dieu n'est-Il pas le plus grand des sémiologues ?) arbitrairement !

« En avril 1974, Roland Barthes a effectué un voyage en Chine avec un petit groupe de ses amis de *Tel Quel*. Cette visite avait coïncidé avec une purge colossale et sanglante, déclenchée à l'échelle du pays entier par le régime maoïste – la sinistrement fameuse « campagne de dénonciation de Lin Biao et Confucius » (*pi Lin pi Kong*). À son retour, Barthes publia dans *Le Monde* un article qui donnait une vision curieusement joviale de cette violence totalitaire : « Son nom même, en chinois Piling-Pikong, tinte comme un grelot joyeux, et la campagne se divise en jeux inventés : une caricature, un poème, un sketch d'enfants au cours duquel, tout à coup, une petite fille fardée pourfend entre deux ballets le fantôme de Lin Biao : le Texte politique (mais lui seul) engendre ces menus *happenings*. » [...] Deux ans plus tard, l'article de Barthes fut réédité en plaquette de luxe à l'usage des bibliophiles – augmentée d'une postface [dans laquelle] M. Barthes nous explique en quoi résidait la contribution de son témoignage (que de grossiers fanatiques avaient si mal compris à l'époque) : il s'agissait, nous dit-il, d'explorer un nouveau mode de commentaire, « le commentaire sur le ton *no comment* » qui soit une façon de « suspendre son

énonciation sans pour autant l'abolir ». M. Barthes, qui avait déjà de nombreux titres à la considération des lettrés, vient peut-être de s'en acquérir un qui lui vaudra l'immortalité, en se faisant l'inventeur de cette catégorie inouïe : le « discours ni assertif, ni négateur, ni neutre », « l'envie du silence en forme de discours spécial ». Par cette découverte dont la portée ne se révèle pas d'emblée, il vient en fait – vous en rendez-vous compte ? – d'investir d'une dignité entièrement neuve la vieille activité, si injustement décriée, du parler-pour-ne-rien-dire ». (Simon Leys, *Le Studio de l'inutilité*).

J'imagine aisément l'embarras étreignant Barthes s'il eût visité quelques ghettos juifs durant la Seconde Guerre mondiale : « Tiens, les Allemands viennent de démanteler le ghetto de Varsovie. C'est dommage. C'était si pratique/utile à l'usage d'une étude sur le comportement judaïque ». Le tout pimenté, il va sans dire, par le regard croisé d'un pâle et sidérant jeune porteur d'étoile inoubliable, telle cette « tendre et longue pression de main que lui accorde un joli ouvrier » chinois avant qu'il ne quitte pour toujours la Chine indéchiffrable :

« Le spectacle de cet immense pays terrorisé et crétinisé par la rhinocérite maoïste a-t-il entièrement anesthésié sa capacité d'indignation ? Non, mais il réserve celle-ci à la dénonciation de la détestable cuisine qu'Air France lui sert dans l'avion de retour : « Le déjeuner Air France est si infect (petits pains comme des poires, poulet avachi en sauce graillon, salade colorée, chou à la fécule chocolatée – et plus de champagne !) que je suis sur le point d'écrire une lettre de réclamation » (*Ibid.*).

Ah, l'indignation d'un « neutre », ce n'est pas rien !

Cher Laurent, merci, oui, merci d'avoir remis à leur place tous ces branquignols/maquignons.

Helvétiquement vôtre,

Jean Durtal

© Hypallage Editions – 2015



Charles ou Michel ?

Lettre à François Bousquet

Cher François Bousquet,

Il me revient le privilège de sonder votre essai, intitulé « *Putain* » de saint Foucault, *archéologie d'un fétiche*, et d'en rédiger une « honnête » recension. Je ferai mieux, je serai élogieux.

Le titre, d'abord, pourrait prêter, malicieusement, à confusion, à quiproquos, ce qui serait d'un point de vue hagiographique risible : j'entends par là qu'il y a deux célèbres Foucault, et, tous les deux, à leur manière « inhumaine », aimèrent les jeunes algériens. Laurent Binet, récemment, dans un roman moqueur, a peint le tableau d'un Foucault *addict* aux amours maghrébines de saunas... Nous comprenons mieux les ressorts de sa défense d'une immigration sans frein... Nous n'y reviendrons pas : nous savons, désormais, grâce à votre essai, qu'il ne s'agit pas d'un vulgaire trait romanesque du retors Binet, mais d'une réalité biographique hautement révélatrice du trauma foucauldien, du *Fucking saint of the French theory*. Laissons cela, voulez-vous, dans les brumes que soulèvent, pudiques, les vapeurs des bains *caliente*. Quant à l'autre Foucault, non plus Michel, mais Charles, il consacra sa vie aux rencontres de passage au fin fond du désert algérien ; mais son amour était de charité, et, même s'il dut en payer de sa vie l'exposition, il sut aussi accueillir son assassin musulman... Macé-Scaron n'hésite pas à affirmer qu'il y a une dimension SM dans le martyr chrétien ; depuis son *coming-out*, le discours de l'ancien rédacteur en chef du Figaro magazine a perdu en crédibilité, reconnaissons-le. On ne peut pas être « honnêtement juge et partie », comme vous le disait Damien Saurel il y a peu. Non pas que le Président d'Hypallage soit SM, mais qu'il accorde une grande importance à l'arrière-fond (le *backroom* plutôt que le *background* dans le cas de Foucault) de tout discours officiel socio-politique, alors que celui-ci est borné, micro-conditionné, subjectif en diable, psycho-hermétique.

Il y a chez Michel Foucault un secret ; il y a chez lui à chercher un vase de Soisson brisé du côté de Poitiers... dont le souvenir vespéral, enfoui, morcelé, nous échappe encore... Peut-être se situe-t-il autour de son curieux triomphe à Normale après deux Henri IV ? Cher essayiste, vous tenez comme à la mondaine jadis des « notes blanches », ce qui vous inspire une fine analyse de l'influence dépersonnalisante de Blanchot sur le jeune Foucault, éperdument troublé. « [Blanchot] était pour Foucault le modèle inimitable qui offrait l'exemple le plus complet d'effacement qu'on puisse imaginer. Nul n'ignorait ce que Blanchot fuyait : la faute originelle de l'extrême droite [...]. C'est cela que l'auteur de *Thomas l'obscur* chercha à gommer [...]. Effacer les traces – réflexe de coupable. Foucault fuyait lui aussi – on n'a jamais trop su quoi : Poitiers, où il est né, son père chirurgien, les années Vichy ? Il trouva refuge dans la « pensée du dehors » blanchotienne, qui n'est jamais que l'en-dehors de la pensée » (François Bousquet, « *Putain* » de saint Foucault, *archéologie d'un fétiche*, p.89). Michel serait-il insaisissable ? Combien de masques composent son visage ? « Qui fut donc Foucault ? Comme le Christ, il aurait pu déclarer « mon nom est légion » (Jean Montenot, article *Michel Foucault* in *Lire* n° 442, fév. 2016). Si Foucault fut (probablement) possédé à en croire ce Monsieur Montenot, on peut, sans scrupules, asséner que la lettre biblique n'est pas possédée par ce même monsieur. Il fait dire à Jésus de Lui-même ce que de lui-même dit le Démon ! Pour la preuve scripturaire, je vous renvoie à Marc 5. 9. Jugez un peu de la duperie. C'est le blasphème réédité que relevait déjà le Christ (en Matthieu 12. 22-30) lorsqu'on l'accusait

de réussir des exorcismes au nom du « Roi des mouches ». Malgré l'esbroufe, *non bis in idem*, nous retournerons l'insulte à son destinataire attiré, en déclarant que le *Fucking saint* avait prise avec le démoniaque. En matière de citations bibliques et de références religieuses inexactes, l'époque semble outrageusement ignorer tout catéchisme de base, tout en se permettant de faire la morale aux croyants : « Notre Père qui êtes aux cieux », ce n'est pas dans la Bible », déclare, sentencieux, Boualem Sansal au magazine *Lire* (dans sa livraison n° 441 de janvier 2016). Et Matthieu 6. 9-13 ? et Luc 11. 2-4 ? Serait-ce dans le Coran ? Vous conviendrez avec moi que s'il connaît et cite aussi bien le Coran que la Bible, il n'y a pas à ouvrir plus avant ses livres. L'instruction que ce moraliste veut donner aux autres (croyants mal éduqués ?) devrait commencer par la sienne propre. Plagier Orwell à l'aune d'une actualité ré-Orient-ée, c'est « Sansal » et sans saveur, bon à jeter ! Cet « âne » d'élite voudrait nous instruire du danger potentiel d'une *novlangue* religieuse quand il fait (innocemment ?) disparaître de la Bible le Notre Père !... Mais comment peut-on laisser passer des bourdes pareilles ? C'est à croire que les relecteurs chez *Lire* sont des surdoués de l'exégèse ou, dans la détestation pure et simple, des anti-chrétiens militants !

Mais revenons-en, à nos héros homonymes : s'il y a sainteté dans la dilection chez Charles de Foucault, il faut convenir qu'il existe aussi une sainteté dans la dérélition avec Michel Foucault. « Le Professeur James Miller [...] retrace les dernières années de Foucault comme une Passion renversée, les étapes d'un chemin de croix infernal » (*Ibid.* p.16). Or, si l'on dresse des statues dans les églises aux bienheureux, on ne peut s'étonner que d'autres, moins pieux, mais plus « pals », brandissent leurs fétiches également. Sur les autels de la postmodernité trône le *Fucking saint*... lui, « l'évangéliste des minorités, l'icône homosexuelle béatifiée après son décès, en 1984, des suites du sida », (François Bousquet, « Putain » de saint Foucault, *archéologie d'un fétiche*, p.16).

Sa parole est même devenue immortelle en chaire universitaire. Aux *States*, les « nouvelles humanités » ne jurent que par lui, s'emparant de sa relique à pleines mains. Je vous cite, tant est jouissive votre verve, authentiquement savante et drôle à la fois : « Les Gender Studies, Cultural Studies, Postcolonial Studies, et autres Gay and Lesbian Studies se servent de son œuvre comme d'un *sex toy* conceptuel », (*Ibid.* p.21). L'état de délabrement intellectuel des universités nord-américaines, et parmi les plus cotées jusqu'alors, lui doit beaucoup dans l'« ordre » de l'ébranlement. Si je vous ai bien saisi, vous analysez que nous devons à Foucault la normalisation du hors gabarit, l'éradication des critères définissant les anciennes majorités, dépossédées au profit de la surexposition des profils minoritaires ; ce qu'illustrent tristement des événements estudiantins récents outre-Atlantique :

« Dans de nombreuses universités américaines, comme la prestigieuse Yale, des cohortes d'étudiants dénonçant la perpétuation des « privilèges blancs » embrasent le campus depuis des semaines. Ils réclament la censure de la liberté d'expression au nom du « droit à ne pas être offensé » des minorités » (Laure Maudeville, in *Le Figaro* du 29/12/2015).

Sérieux universitaire, dira-t-on après cela ? Foucault officia au Collège de France... Cependant, son manque de rigueur scientifique est patent, qui lui fut maintes fois reproché. Un exemple pour la route, ou plutôt pour l'illustration de la dérive :

Michel Foucault, dans le chapitre inaugural de son *opus magnum* sur l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, élit comme œuvre archétypale pour enluminer son propos *La Nef des fous* de Jérôme Bosch. Voyez bonnes gens comment au Moyen Âge on savait laisser libre les fous, qui déambulaient de ville en ville au gré des flots. Mais c'était sans compter sur l'étude des pigments et

sur l'analyse des fibres du bois de la peinture gardée au Louvre, qui trahissent son appartenance à un ensemble plus vaste : un triptyque sur les sept péchés capitaux, Washington possédant l'avarice et Yale exhibant la luxure. Et, par conséquent, Paris dut renommer son panneau (tableau isolé, mais non point autonome) : *La Nef...de la Gourmandise*. Il s'agit à l'évidence d'un bateau ivre, l'ivresse étant une dépendance de la gourmandise. Il ne s'agit pas ici de la partie de pêche de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Sur le tableau de Bosch, l'homme qui pêche pêche. Il fallut finalement débaptiser *La Nef des fous*. Exit les fous ! Adieu la démonstration fou-caldienne...

Ce n'est pas Camus qui aurait commis une telle erreur avec le polyptyque de Van Eyck. S'il a détaché *Les Juges intègres* du champ de l'adoration de *l'Agneau mystique*, c'est qu'il jugeait les juges indignes d'une telle faveur, eux qui, au nom de la Justice, firent mettre à mort le Juge suprême ! Camus, même athée, suprêmement athée, ne peut se résoudre à sacrifier la justice humaine. Le romancier est explicite, il ne cache pas la raison du vol, de *La Chute* du tableau de l'ensemble. La place des *Juges* n'est pas auprès de l'Agneau immolé, mais au fond d'un bouge d'Amsterdam et de sa lumière rouge écœurante. L'escamotage opéré par Albert Camus est délibéré : il fait de la « pièce traîtresse » la preuve de sa démonstration. Il dit son intention : il n'invente rien, il recadre toute chose en arrachant le panneau inique. Du reste, on n'a jamais retrouvé *Les Juges* dans cette affaire !

Foucault, lui, a triché sur la matière : il navigue à vue, divague sur des flots conceptuels inconsistants, invente un prétexte et réécrit l'histoire au fil de l'eau...

Quant au Foucault des *Histoire(s) d'O*, c'est aussi tristement « Sad(e) » qu'est « divin » le Marquis... Cher François Bousquet, vous avez parfaitement raison de qualifier les pulsions sado-masos foucaldiennes de toquades disciplinaires. Nulle libération sexuelle ici, mais du dressage ! Avec justesse, vous notez que Foucault finira par admettre que les verges et le « juteux » sentent la caserne et les faisceaux : « De toute évidence, le film – insoutenable – de Pasolini, *Salò ou les Cent vingt journées de Sodome*, en exhibant la vérité crue de Sade, *in naturalibus*, l'avait profondément mortifié, renvoyant les jeux de touche-pipi, les siens et ceux de sa génération, à leur dérision et leur facticité », (François Bousquet, « *Putain* » de saint Foucault, *archéologie d'un fétiche*, p. 53).

Devant le succès planétaire des *Cinquante Nuances de Grey* (Cinquante ici, Cent vingt par là...), nous convenons avec vous que la sexualité foucaldienne a fait florès, j'allais écrire « herpès ». Voilà que des universitaires français s'interrogent sur l'innocuité de tels pensums BDSM grand public (à travers un panel de sondés anal-phabètes en matière de littérature pornographique). Le résultat est consternant : « Un an après la lecture du premier tome, la moitié du panel confie en avoir retiré quelque chose de personnel : « l'ouverture sur un monde assez méconnu » et « l'envie de nouvelles expériences ». L'une et l'autre ont eu des effets inattendus. Si une majorité de lectrices ont éprouvé un sentiment de bien-être dénouant les tensions et les frustrations de la vie quotidienne, un certain nombre [d'entre elles] ont versé dans la dépression. Quelques-unes sont même allées jusqu'à quitter leur conjoint. « C'est arrivé beaucoup plus souvent qu'on ne le pense », a souligné Magali Bigey [une des universitaires qui s'est entichée du sujet]. De même que les dépressions causées par l'impression qu'« on ne pourra jamais vivre la même chose », (Macha Séry, *Les dessous d'un sex-seller*, in *Le Monde des livres* du 29/01/2016).

Ce n'est plus du dépit amoureux, mais le *in god(-michet) we trust* des consommateurs transis béats devant la fétichisation de la marchandise ! Et vous avez plus qu'amplement le droit, Cher François Bousquet, d'asséner que notre temps est assujéti aux liens du *bondage* culturel hérité du

Fucking saint. Il est le Prince de ce temps qui s'entrave et s'en pince. « Quel est cet « aujourd'hui » dans lequel nous vivons ? », se demandait Foucault. Et bien, c'est très largement le sien » (François Bousquet, *o.c.*, p.20). À vous lire, j'en conclus que la victoire de Foucault sur notre temps est un triomphe absolu.

Cependant, cependant, j'entrevois, toutefois, l'ébauche d'un changement de paradigme sociétal lorsque je découvre que des écrivains de la marginalité prônent, tout bonnement, le retour à la « sexualité bourgeoise ». Simon Liberati abandonne le papillonnage libertin et la cocaïne pour épouser son héroïne (Eva) ! Claude Arnaud passe du col mao au col de l'utérus, délaissant dans l'intervalle les interlopes sodomies pour une complémentarité sexuée inscrite dans la fidélité, et, le comble, décernant dans le même temps le [Prix André Gide](#) à... Richard Millet ! Cela fait beaucoup dans la transgression de la transgression, non ?

Il semble, aujourd'hui, que le transgressif s'inscrive à droite. Horreur et damnation ! Simon Liberati ose même déclarer à la revue [Transfuge](#) que la transgression festive a toujours été un truc de droite : « Le milieu de la nuit n'était pas un milieu de gauche, c'est la génération Giscard qui a fait le milieu de la nuit, je dirais même que c'est en 1981 que tout s'est arrêté... », (S. Liberati, *Je suis une tapette hétérosexuelle*, in *Transfuge* n° 90, sept. 2015).

Dans le cas de Claude Arnaud, excusez du peu, sa métamorphose ne serait en fait qu'une réconciliation avec lui-même : « L'itinéraire s'achève ici dans un geste insolent, à l'inverse de toute une génération. Dans sa jeunesse révolutionnaire, « le mariage était honni », et « c'était aux normaux de quitter leur routine ». Trente ans plus tard, les militants se sont reniés en exigeant le mariage pour tous. Claude, lui, a trouvé sa liberté en devenant hétérosexuel ou, comme il le dit avec ironie, « *self-made-man* de la normalité », (Benoît Duteurtre, in *Le Figaro littéraire* du 14/01/2016). En enfer, Mao doit se retourner sur sa broche en lisant l'ex-militant de son *Petit Livre rouge* avouer, béat : « Je me réveille mélancolique à l'idée de remettre en selle mon être, elle regarde le plateau sur lequel j'ai posé la cafetière, le pot de lait chaud et sa tasse en porcelaine comme si le miracle de la vie tenait dans cette trinité », (C. Arnaud, *Je ne voulais pas être moi*, 2016). C'est l'histoire d'un dépucelage tardif, où l'immanence s'avère plus forte que l'espérance révolutionnaire. Il faut dire que Foucault les avait déjà bien laminés les marxistes avec ses formules vicieusement ductiles : « Il me paraît clair que lorsque les maoïstes (dont j'étais) s'entendirent avec Foucault sur le mot d'une « résistance », ce fut, pour une part, quiproquo : nous y poursuivions encore les prestiges du Sens et de la totalité, nous y énoncions la fin de l'histoire, tandis qu'il prenait signification chez lui du rejet de toute téléologie. [...]. Car assurément, en délogeant de l'Histoire le Sens qui y faisait son dernier abri, en montrant que nous n'y étions pas plus souverains que nous ne le sommes sur notre langue ou sur notre sexe, en en chassant le salut et les fins, bref, en le dispersant, c'est la dernière blessure narcissique que Foucault nous infligeait », (Guy Lardreau, *Une figure politique*, in *Le Magazine littéraire*, n° 207, mai 1984).

Et pour un réveil, il fut rude : au matin, il se découvrirent libéraux ! Le plus accablant dans cette histoire est la con-fusion des genres, des énoncés du libertaire et du libéralisme. J'entends ici le mot « con- » au sens du XVIIIe siècle, c'est-à-dire au sens d'appas sexuel féminin, qu'est devenue aujourd'hui la con-sommation éduquée par la pub, le marketing et les mots d'ordre agressifs du Capital. Nous découvrons, atterrés, à la lecture de votre essai, que Foucault célébra le néo-libéralisme, apogée anticipé et rêvé d'un surcroît de dérégulation contagieuse... « Avec une ferveur touchante, il découvre sur le tard que l'économie, c'est beaucoup plus que l'économie, aidé en cela par les têtes pensantes de l'école de Chicago (Milton Friedman, Gary Becker), qui lui laissent entrevoir sous la doctrine du laissez-faire une utopie post-orwélienne susceptible de donner

naissance à tous les modes de vie, des *pom pom girls* aux bars cuir », (F. Bousquet, *o.c.*, p.59-60).

Mais le fin « maux » de toute cette histoire, c'est le nihilisme le plus blanc, le plus pur, la page vierge, toujours vierge après le couchage des idées et des mots... « Si pourtant, du désespoir que causa la blessure, nous pûmes nous relever – je ne parle pas que pour moi seul – c'est à [Foucault] en partie que nous le devons, qui nous montra que, dissipés les rêves par où nous pensions mener les hommes à vivre bien, il nous restait ceci, qui suffit en France comme ailleurs : le travail – et le silence », (Guy Lardreau, in *Le Magazine littéraire*, numéro 207, mai 1984). Le travail, à une époque où l'on compte trois millions de chômeurs en France, me paraît une valeur refuge suspecte. Quant à ce « silence » évoqué, il sent... la mort.

Pour conclure, Cher François Bousquet, je conseille sans délai la lecture de votre synthèse alerte et stimulante. Je n'ai fait que survoler les très nombreux thèmes que vous abordez dans votre essai sur Foucault. C'est riche sans risque d'indigestion. J'ai dit lourdement ce que d'une plume enlevée vous expédiez d'un geste hilarant, mais accablant, notre sourire en coin effacé au point final de la lecture.

Avec Charles, mais sans Michel,

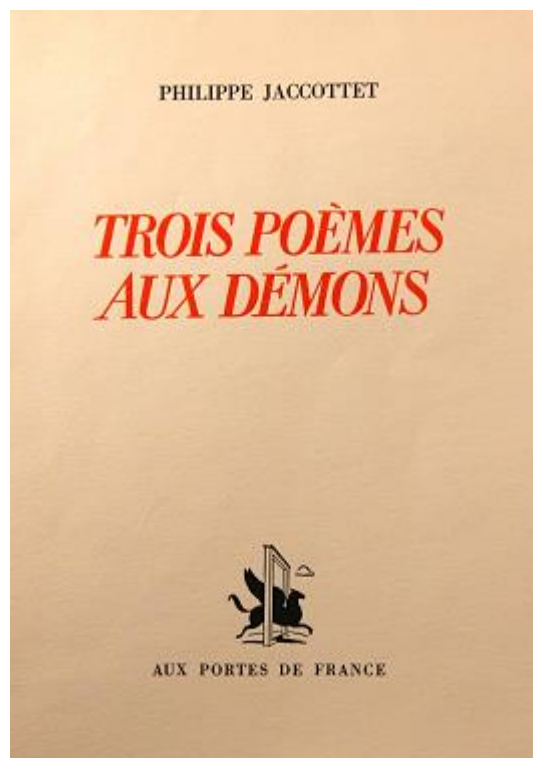
Jean Durtal

© Hypallage Editions – 2016



Agitato

Lettre ouverte à Philippe Jaccottet



Cher Poète,

Peut-être partagerez-vous avec moi cette définition ? « L'essence de la poésie, c'est son parfum » ; et si j'osais, j'ajouterais : « Son parfum de la vie ». De telle sorte que, singulièrement, son essence est existentielle.

« Elle est retrouvée.

Quoi ? — L'Éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil. »

Comme nous sommes ici loin du « tohu-bohu » du *Bateau ivre* ! Quel est donc le secret de cette sérénité retrouvée qui se laisse, idyllique, chanter ?

Pareillement, chez vous, cher Philippe Jaccottet, dont les débuts furent tonitruants, on découvre ce passage vers l'apaisement, ou tout au moins vers sa recherche... Que signifie cette rupture de ban avec la révolte la plus folle, pour revenir, non plus en arrière d'un monde, semble-t-il, englouti, dont il ne resterait plus qu'à remuer furieusement les ruines, mais à « l'avant-garde » du réel ? Cette singularité de la poésie ne serait-elle pas la poésie elle-même ? Et la réalité, son plus

beau thème d'amour ? Seulement, combien de poètes ont-ils accepté d'emprunter cette voie, loin du lyrisme tapageur ou de l'idéalisme romantique ? D'*Agitato* à la sensible *Lumière d'hiver*, il y a un monde...

Ce qu'a dû certainement regretter votre compatriote l'ogre vaudois, le vampire de Ropraz, l'excavateur du dernier crâne de Sade :

« J'ouvre ces *Trois poèmes aux démons* où s'exprime, jaillissant, torturé, hagard, son jeune génie. Cris, protestations, appels, une véhémence sombre, un romantisme hanté, qui tord le chant... » (Jacques Chessex, in *24 Heures*, Lausanne, 2-3/08/1975).

À qui le poète, le vrai, vous-même en la circonstance, répondit catégoriquement par une fin de non-recevoir :

« Il est peut-être moins grandiose et plus difficile de s'essayer à une poésie modeste, patiente, presque invisible, et gardant son mystère jusque dans la convention, que de crier des blasphèmes sur les toits. » (Jaccottet, in *Pour l'art*, mars-avril 1949).

Au fil des années, la critique demeure unanime à votre égard, et je puis la citer sans crainte d'erreur, pour saluer le « nouveau » poète, celui qui sut distinguer la beauté en son effacement même et refouler les effets tapageurs d'une poésie aussi fictive qu'agressive esthétiquement parlant.

« Le poète s'interroge ici sur l'au-delà, la vocation de l'homme et l'élan poétique, sa mystique même, au hasard de ses promenades-rencontres avec la nature et des visions d'extrême beauté, mais aussi d'extrême fugacité qu'elle lui prodigue. Beauté aussi frémissante qu'insaisissable, car « intermédiaire tellement proche et tellement lointaine, comme si elle n'avait pas seulement un corps », qui lui suggère la présence « d'autre chose », par essence indicible, et que les mots trop « faciles » ne peuvent que poursuivre. [...] Se disant « incapable d'aucune prière », l'auteur – qui aime « surprendre le sommeil des près », « la course bruissante des nuages » et les arbres que le printemps a soudain « couvert d'ailes » – se méfie cependant des « images » et des « fleurs légères comme des paroles » dont il ne sait finalement si « elles mentent, égarent, ou guident ». [...] Des pages admirables, où le « rien, presque rien... », « quelque chose, à peine quelque chose... », ont dimension d'éternité ! » (Chantal Gayet-Demaizière, *À travers un verger de Philippe Jaccottet*, in *Études*, juillet-août 1985).

« Elle est retrouvée.

Quoi ? – L'Éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil. »

« La confiance qu'il éveille en son lecteur, sans doute Philippe Jaccottet la doit-il à la règle qu'il s'impose à lui-même ; et qui l'oblige à se porter caution de chaque mot qu'il écrit : il fait bonne garde contre l'outrance, la solennité, la grandiloquence ; il se défie des trop brillantes images [...]. Nous discernons, en chaque mot, la faveur presque inespérée dont il procède, mais aussi

l'assentiment (parfois tremblant) qui en assure la validité et qui l'autorise à s'inscrire sur la page. » (Jean Starobinski, préface aux *Poésies de 1946-1967* de Philippe Jaccottet).

Adieu, ou plutôt au Diable ! les *Trois poèmes aux démons* de jeunesse. J'ai eu vent que vous en recherchiez assidûment les exemplaires de l'édition princeps, et que vous les faisiez disparaître méthodiquement au fur et à mesure de leur récupération, souvent à grands frais, la cote dudit recueil ne cessant de croître tandis que la curiosité bibliophile s'emballait, et ce en dépit de la gêne connue de son auteur envers l'inconséquence maladroite de l'opus en cause.

L'exemplaire n° 261/500 sur vélin blanc est en ma possession. Sur simple demande de son auteur, je le laisserai volontiers à votre libre disposition. Écrivez-moi afin de récupérer l'objet maudit au plus vite... car il est actuellement en vente sur Amazon : [Trois poèmes aux démons](#) de Philippe Jaccottet.

Je ne voudrais pas devenir à vos yeux le chantre de ces vers de jeunesse incandescents que vous avez excommuniés, et sur lesquels vous espérez bien que la critique littéraire ne revienne jamais. Certes, il est de bon ton de respecter la volonté des auteurs quant aux modalités de publication de leurs œuvres. Il est, en effet, regrettable d'avoir assisté à la publication posthume d'un inédit morcelé de Nabokov, qui trahit la méthode du maître et qui dénigre si ouvertement le perfectionnisme littéraire poursuivi par l'auteur de son vivant. Genet avait pris soin, pour sa part, de détruire une pièce dont il n'était pas pleinement satisfait. Avait-il le droit de faire ce geste ? ou cela lui sera-t-il compté comme un abominable crime supplémentaire, à ajouter au registre de ceux qu'il revendiquait en pleine conscience ? Et vous-même, avez-vous un pouvoir absolu d'effacement sur vos textes déjà parus ? Les faites-vous effectivement disparaître, ces exemplaires honnis ? Avez-vous réellement renié les prémices de votre œuvre ?

Julien Green, par une citation puisée dans son *Journal*, vous en adresse indirectement le reproche, car il parlait alors d'Isidore liquidant le Comte en lui ; mais jugez, tout de même, de la pertinence du propos en le rapportant à notre affaire d'assujettissement au silence de votre création première :

« Jacques Maritain me cite la préface des *Poésies* de Lautréamont à l'appui de la thèse de la conversion de ce grand écrivain. S'il a raison, si vraiment Lautréamont a écrit ces phrases sans ironie, je trouve triste qu'il y ait désaveu d'une œuvre splendide et je réponds à Maritain : « Je ne puis m'empêcher de croire que cela ne lui était pas demandé. Il y aurait beaucoup à dire sur le respect qu'un auteur doit à des textes antérieurs à sa conversion, et qui sont en contradiction avec celle-ci ». En ce qui me concerne, je n'ai rien voulu changer aux miens. » (Julien Green, *Journal*, 1961).

Mais oublions ces *Trois poèmes aux...* auxquels, par un exorcisme aussi efficace que salvateur, je propose, avec votre accord poétique, une substitution par l'*Ode aux trois règnes* d'Henri Pichette. Nous renverrons à leur base infernale les démons par la simple évocation de la singularité imprescriptible du règne de chaque être réel qui chante la vie :

« C'est la beauté simple exposée

Par la bonté simple reçue,

Le pré fin perlé de rosée,
La virginale fleur conçue. »
(Henri Pichette, *Ode aux trois règnes*)

Jean Durtal

© Hypallage Editions – 2016

Réponse de Philippe Jaccottet



Cher Monsieur Durtal,

Merci de vous être mobilisé ainsi pour une cause qui me paraît, avec l'âge, assez

insignifiante ! J'ai apprécié aussi votre humour...

Sachez seulement qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de partir à la recherche des exemplaires du dit livre, moins encore de les racheter pour les détruire (ni même pour en faire commerce, si ce que vous dites de sa cote est vrai !)

Faites donc ce que vous voudrez de votre exemplaire, bien entendu.

Il circule une telle quantité de mauvais livres qu'on devrait plutôt me remercier de ne pas souhaiter voir repris celui-ci !

De toute façon, le sort de mes démons adolescents fait partie des événements les plus insignifiants qu'on puisse imaginer ! Oubliez-le donc au plus vite.

Très cordialement à vous,

Philippe Jaccottet

28 avril 2016



Être juge et partie

Lettre ouverte à Laurence Plazenet

Être juge et partie : est-ce légitime ? Est-ce même honnête ? Si l'on est à la fois membre d'un jury littéraire et le thuriféraire d'un auteur en concours... Or, que constate-t-on ? Que tous « ces » gens se connaissent et se cooptent, qu'ils se récompensent entre eux ; que les prix littéraires ne sont que les hochets d'une coterie ; que ces instances littéraires autoproclamées ont pour rôle de capter et de redistribuer les honneurs pour leurs seuls affidés, ces derniers devant être dûment répertoriés pour être éligibles. Exit les autres ! Les inconnus ? Qu'ils le restent, inconnus. Vous imaginez bien que « nos » gens de lettres ont autre chose à faire que de perdre leur temps à dénicher les crèves la faim du grimoire absolu, ont autre chose à faire que d'identifier tous ces gueux de l'écriture aux livres non bancables, ont autre chose à faire que de soutenir ceux qui sacrifient tout pour une œuvre sans compromissions, et donc sans commissions ni récompenses. Il faut savoir ce que l'on veut dans la vie, n'est-ce pas ? Entre la vérité littéraire et l'argent de l'édition, il faut choisir, na !

À ce propos, vous me permettrez de vous faire remarquer, Chère Laurence Plazenet, que vous êtes membre du jury du Prix André G***. Or, ne vous êtes-vous pas arrangée pour faire élire un étalon de votre écurie ? Avec Richard Millet, vous faites mouche, puisque, tandis que le jury « délibère », un livre de votre plume sur l'heureux gagnant est déjà sous presse. Et ne venez pas nous dire que, soudainement éblouie par le génie du vainqueur, vous avez rédigé une apologie d'icelui dans l'intervalle. Observez les dates, comptez les jours, estimez le temps qu'il faut pour boucler la sortie d'un livre, et vous conviendrez qu'il y a ici délit d'initiés. Pour preuve, lisez l'article de presse recopié ci-dessous :

« *Lire Richard Millet* est le titre d'un ouvrage collectif consacré à l'œuvre de Richard Millet. Laurence Plazenet et Mathias Rambaud, le maître d'œuvre, figurent parmi les contributeurs. Leur intention : aller « à la rencontre de son rapport profond au temps et à la mémoire, du dialogue fécond qu'il entretient avec les morts, de son lien avec l'Orient, de son amour fou pour la musique... » L'ouvrage paraîtra chez Pierre-Guillaume de Roux le 17 septembre. » (*Le Figaro littéraire* du 10/09/2015).

Le prix André G*** a été remis à Richard Millet le 9 avril 2015, à la librairie Gallimard du boulevard Raspail, à Paris, par Robert Kopp, Marie Gil, et vous-même...

Cependant, je ne saurais décliner ici, Chère Laurence Plazenet, tous les aspects du bénéfice que vous en aurez tiré...

Jean Durtal

PS. Il va sans dire que je ne suivrai plus, à l'avenir, les « sélections officielles » de ce jury par trop indépendant et audacieux dans ses choix.

© Hypallage Editions – 2016



Hypallage Editions
www.hypallage.fr